



HAL
open science

L'oubli et la prophétie: les moires de la mémoire dans l'œuvre de Tolkien

Marc Chémali

► **To cite this version:**

Marc Chémali. L'oubli et la prophétie: les moires de la mémoire dans l'œuvre de Tolkien. Confluences, 2008, Mémoire(s), XXVIII. hal-03150493

HAL Id: hal-03150493

<https://hal.parisnanterre.fr/hal-03150493>

Submitted on 23 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'OUBLI ET LA PROPHÉTIE : LES MOIRES DE LA MÉMOIRE DANS L'ŒUVRE DE TOLKIEN

Marc Chémali, *Université Paris Nanterre*

Do not be hasty, that is my motto. But if I had seen you, before I heard your voices — I liked them: nice little voices; they reminded me of something I cannot remember — if I had seen you before I heard you, I should have just trodden on you, taking you for little Orcs, and found out my mistake afterwards.¹

« Elles m'ont rappelé quelque chose dont je ne me souviens pas ». Cette formulation affolante explique pourquoi mon titre fait mention des moires de la mémoire ; la formulation et la place de la proposition dans la phrase : à la fois périphérique et centrale, une digression et l'essentiel. Treebeard informe les hobbits de la raison pour laquelle il ne les a pas écrabouillés — il a entendu leur voix avant de les voir — mais surtout, il glisse en information annexe la motivation véritable derrière la raison, à savoir sa guérison partielle d'une amnésie. Et s'il guérit sans guérir et qu'il s'en contente c'est que l'acte de remémoration en lui-même est une expérience euphorique, bien que le souvenir soit si confus qu'il en perd son objet.

Cet amour éperdu de la mémoire est déjà évident dans l'histoire de la conception et de la publication de ses récits concernant Middle-earth à laquelle je consacrerai ma première partie. Nous en retrouvons le chatoiement dans les jeux analeptiques et proleptiques auxquels se livre Tolkien dans *The Lord of the Rings* et nous verrons donc dans un second temps comment cette représentation anachronique du rapport au passé et à l'avenir abolit le temps et plonge personnages et lecteurs dans un interminable présent. Enfin, je terminerai sur l'enjeu

¹ TOLKIEN John Ronald Reuel, *The Lord of the Rings*, Londres, HaperCollins, 2005, p. 464.

de cette « achronie » à savoir, une victoire, poignante parce qu'illusoire, et reconnue comme telle, sur l'oubli et la mort.

ÉCRITURE ET PUBLICATION : L'ŒUVRE ANACHRONIQUE

« ... the story was drawn irresistibly towards the older world, and became an account, as it were, of its end and passing away before its beginning and middle had been told »². Cette déclaration en atteste : la genèse de cette partie de l'œuvre de Tolkien dont l'action se déroule en Middle-earth est complexe et tortueuse. La lecture de ses lettres et de ses biographies révèle, en effet, une démarche créative, tour à tour, voire en même temps, marquée du double sceau de la jubilation et de l'angoisse. La jubilation de la trouvaille (selon la petite histoire pythagoresque le poème de la « Malédiction de l'Anneau » lui serait venu en un éclair d'inspiration alors qu'il prenait un bain) ; et l'angoisse de l'inconnu face à l'événement à venir : « and [at the beginnings of chapters I and III of Book five] as the beacons flared in Anórien [...], I stopped. Foresight had failed and there was no time for thought »³.

Cette écriture qui procède à la fois de la démarche prophétique et remémorative, de l'ecmnésie et de la mnésie, relève elle-même d'une sorte de victoire sur la chronologie. En ce qui concerne la dimension prophétique, nous voyons l'auteur, tel un médium en transe, « découvrir », en quelque sorte à son corps défendant, des personnages et des événements dont il ignore l'importance et la nature véritables. Voici ce qu'il en dit dans une lettre adressée à W.H. Auden :

« But I met a lot of things on the way that astonished me. Tom Bombadil I knew

² TOLKIEN John Ronald Reuel, *The Lord of the Rings*, Londres, HaperCollins, 2005, p. xxii.

³ *Ibid.*, p. xiii.

already; but I had never been to Bree. Strider sitting in the corner was a shock, and I had no more idea who he was than had Frodo »⁴. Ou, au contraire, tel un dieu omniscient, il connaît à l'avance l'issue de son propre récit au-delà des péripéties qui l'en séparent et quelles que soient ces dernières. Parlant du chapitre « The Shadow of the Past », il affirme dans sa préface : « Its sources are things long before in mind, or in some cases already written, and little or nothing in it was modified by the war that began in 1939 or its sequels »⁵. Mais, paradoxalement, ces fulgurances prophétiques et ces desseins divins sont l'expression d'une irrépressible tendance à se tourner vers le passé et à puiser dans le souvenir : ne l'oublions pas, « the story was drawn irresistibly towards the older world ».

En lisant la préface — et le texte — de *The Lord of the Rings*, le lecteur est renvoyé à ses propres souvenirs de lecture en découvrant que certains personnages et certaines composantes de cet univers rencontrés dans *The Hobbit* — « Elrond, Gondolin, the High-elves and the orcs, as well as [...] Durin, Moria, Gandalf, the Necromancer, the Ring »⁶, pour reprendre les exemples de l'auteur — sont des affleurements de ce que j'appellerai, à deux titres, des « souvenirs narratifs » parfois beaucoup plus anciens. En effet, à l'intérieur même de l'univers tolkienien, ils appartiennent à des moments de la cosmogonie bien antérieurs au cadre temporel du récit des aventures de Bilbo, et du point de vue de la genèse de l'œuvre, ils ont été écrits longtemps auparavant. Dans *The Lord of the Rings*, ces affleurements — qui relèvent cette fois d'une stratégie délibérée — se font omniprésents. Ils vont de chapitres entiers (« The Shadow of the Past », par exemple), à de plus ou moins

⁴ TOLKIEN John Ronald Reuel, *Letters of J.R.R. Tolkien*, Londres, George Allen and Unwin, 1981, p. 216.

⁵ TOLKIEN John Ronald Reuel, *The Lord of the Rings*, *op. cit.*, p.xxiv.

⁶ *Ibid.*, p. xxii.

longues stases narratives durant lesquelles les sages de Middle-earth, à la fois historiens et catéchumènes, prennent le temps de resituer le présent dans son contexte mythico-historique, en passant par des allusions qui, malgré les appendices et la publication de *The Silmarillion*, ne peuvent s'avérer que parfaitement cryptiques. Ainsi, des cohortes de lecteurs qui, au grand désespoir de Tolkien et à sa grande jubilation, s'entêtaient à traiter son univers comme un monde réel, ou Primaire selon son expression, se sont perdus, par fanzines interposés, en conjectures ludiques mais stériles quant à l'identité de la Reine Berúthiel, dont les chats font l'objet d'une comparaison dans une remarque d'Aragorn à propos de Gandalf (« He is surer of finding his way home in a blind night than the cats of Queen Berúthiel. »⁷).

Cette démarche créative qui procède par prolepses et analepses, oblige en permanence Tolkien à réécrire ses textes à rebours. Une fois qu'il est établi, par exemple, que l'Anneau est le lien nécessaire entre *The Hobbit* et *The Lord of the Rings*, et une fois que la nature véritable de l'Anneau en question est « découverte », Tolkien se voit forcé de réécrire en partie le chapitre « Riddles in the Dark » dans *The Hobbit*. En effet, dans la première version, Gollum mise l'Anneau dans le concours de devinettes qu'il engage avec Bilbo, ce qui est bien sûr inconcevable une fois que l'Anneau en question s'avère être celui de Sauron. Cet incident de publication qui a fait de cette version de *The Hobbit* un objet rare de collection ne s'est pas, au grand dam des collectionneurs, reproduit dans le cas de *The Lord of the Rings* après la publication de *The Silmarillion*. Mais si l'on en croit Christopher Tolkien, qui a achevé la mise en forme de ce récit ancêtre après la mort de son père, ce dernier avait produit des versions multiples des mêmes épisodes de son corpus

⁷ *Ibid.*, p. 311.

mythologique, des versions qui pouvaient varier sur des points de détail mais qui pouvaient également différer énormément, allant jusqu'à se contredire. Submergé par ce foisonnement de versions concurrentes, Tolkien ne parviendra pas à mener à bien la réécriture de *The Silmarillion* et, tiraillé entre la nécessité de gérer les intuitions prophétiques qui emportaient son récit dans des directions inconnues et cette nostalgie des origines qui le ramenait incessamment vers ses récits ancêtres contradictoires, il mettra plus de dix ans à finir *The Lord of the Rings*.

Cette approche paramnésique de l'écriture, à la fois orwellienne et transparente, est fascinante. Elle est orwellienne en ce sens qu'à l'instar du Parti, Tolkien réécrit inlassablement sa propre histoire, son propre mythe, en fonction de l'évolution de son récit ultérieur. Et elle est transparente car, comme le dit Douglas Anderson : « Tolkien's hastiest comments about where the story might proceed, or why it can or can't go such and such a way — these queries to himself were written out: Tolkien, is literally thinking on paper »⁸. Ainsi, non seulement les versions concurrentes survivent aux choix opérés par l'auteur, mais les raisons qui motivent ces choix survivent aussi. Il faut tout de même ajouter que quand Winston se trouve retenu au Ministère de l'Amour, O'Brien lui montre, avant de les détruire à son tour, des documents que Smith a détruit lui-même dans l'exercice de ses fonctions révisionnistes et lui annonce qu'ils n'ont jamais existé : comme dans l'œuvre de Tolkien, l'Histoire est réécrite mais les traces des versions précédentes sont conservées par et, dans un premier temps, pour les initiés. Dans le cas du corpus tolkienien, lesdits documents sont sauvés de la destruction et de l'oubli par le fils de

⁸ *Ibid.*, p. xvi.

l'auteur après la mort du père. Et le Grand Frère d'Orwell n'était-il pas modelé sur le « Petit Père des Peuples » ?

Toujours est-il que ces traces textuelles écrites au crayon à papier, souvent réactualisées par un repassage à l'encre sur le crayon et parfois tapées à la machine, sont un paradis de généticien (dont le cauchemar absolu est, bien sûr, l'ordinateur et ses « couper/coller » qui ne laissent pas de traces). Elles ont permis la publication posthume de *The Silmarillion* qui, s'il est loin d'atteindre la qualité et la complexité de *The Lord of the Rings*, n'en reste pas moins essentiel à la cohérence de l'œuvre de Tolkien.

Il nous apparaît à ce stade que, si l'écriture de son œuvre relève de la paramnésie, sa publication s'avère tout aussi anachronique. Elle commence elle aussi *in medias res* avec la parution de *The Hobbit* et semble s'achever avec la parution de souvenirs posthumes. Ce qui est extraordinaire c'est que pour parachever le processus de véridiction, Tolkien présente ses récits comme des chroniques écrites par Bilbo et par Frodo à sa suite et que lui-même se serait contenté de traduire en anglais moderne. Or, ses lettres en attestent, au même titre que Frodo est le neveu préféré de Bilbo, Christopher Tolkien était l'enfant chéri de John et le seul qui se fût totalement impliqué dans l'entreprise de son père bien avant la mort de ce dernier (on lui doit notamment les cartes originales de Middle-earth). Et c'est bien sûr lui qui finit de mettre en forme *The Silmarillion* laissé inachevé par son père. Si Tolkien avait poussé le post-modernisme au point de communiquer post-mortem son sentiment (non écrit à l'avance à cet égard), il aurait, comme Hamlet, exprimé son étonnement rhétorique devant son âme prophétique.

Mais la mémoire, c'est bien connu, est éminemment extensible. *The Hobbit* et *The Lord of the Rings* couvrent chacun une durée d'à peu près un an, or le premier n'atteint que les deux cent quatre-vingt-cinq pages là où le second s'étire sur mille cent soixante-dix-huit pages, appendices et index inclus. Si ce hiatus s'explique aisément par les enjeux respectifs des deux récits et la complexité narrative de *The Lord of the Rings* par rapport au simple « there and back again » de *The Hobbit*, la différence entre les mille cent soixante-dix-huit pages de *The Lord of the Rings* et les quatre cent trente-neuf de *The Silmarillion* est surprenante quand on prend en considération le fait que l'action de ce dernier se déroule dans un cadre temporel couvrant plusieurs millénaires.

Pour utiliser une métaphore entomologique un peu douteuse, à la parution de *The Silmarillion*, le corpus mythologique hétérogène de Tolkien se présente comme une guêpe inversée. La tête, l'œuvre maîtresse, à savoir *The Lord of the Rings*, est énorme ; la taille — *The Hobbit* — est, comme il se doit, toute fine et l'abdomen, la partie arrière, *The Silmarillion*, est à peine plus gros que la taille. Mais la guêpe folle de Tolkien ne va pas le rester longtemps. En effet, Christopher/Frodo, peut-être par fidélité à la mémoire de son père, peut-être parce que les temps sont durs pour tout le monde ou pour les deux raisons à la fois, n'en est pas resté à la publication de *The Silmarillion*. Apparemment pris d'un vertige d'exhaustivité, il publie, jusqu'au seuil de l'illisibilité, les moindres fragments écrits par son père : nous en sommes pour le moment à treize volumes. Nous voyons ainsi l'abdomen de la guêpe grossir et notre insecte métaphorique gagner en proportion et en exhaustivité ce qu'il perd en cohérence. Dans cette célébration éditoriale du culte de la mémoire, comme dans

le mythe, où le moment de l'acte de création est inlassablement réactualisé, le temps, apparemment perdu, est perpétuellement retrouvé. Il va sans dire que cette réactualisation du moment originel qui caractérise la genèse de l'œuvre et sa publication a son pendant dans le texte lui-même. Le parallèle étonnant entre les rapports filiaux qu'entretiennent Bilbo et Frodo Baggins et John et Christopher Tolkien et la reprise, dans les deux cas, du flambeau éditorial par la seconde génération en est un exemple évident. Il me reste donc à me pencher sur ce fonctionnement paramnésique à l'intérieur du texte lui-même.

LES MOIRES DE LA MÉMOIRE

J'ai souvent eu l'occasion de le mentionner, la représentation du temps dans l'œuvre de Tolkien est double et contradictoire. En effet, la cosmogonie tolkienienne ne s'achève vraiment qu'à la fin de *The Lord of the Rings* avec le départ des Elfes et, à ce titre, l'ensemble des récits qui concernent Middle-earth relève du mythe tel qu'Éliade le définit :

[...] le mythe raconte une histoire sacrée ; il relate un événement qui a eu lieu dans le temps primordial, le temps fabuleux des « commencements ». Autrement dit, le mythe raconte comment grâce aux exploits des Êtres Surnaturels, une réalité est venue à l'existence, que ce soit la réalité totale, le Cosmos, ou seulement un fragment : une île, une espèce végétale, un comportement humain, une institution. C'est donc toujours le récit d'une création [...].⁹

Mais à l'intérieur de ce cadre mythique, dès l'apparition des Elfes et, surtout, des Hommes, l'Histoire s'installe. Une Histoire Sainte calquée sur le modèle judéo-chrétien puisqu'elle est porteuse d'une promesse eschatologique selon laquelle, à la fin des temps, le dessein d'Ilúvatar, le Créateur, sera révélé à tous. Mais il s'agit

⁹ ÉLIADE Miircéa, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, 1963, p. 16-17.

néanmoins d'un cadre où, contrairement au mythe, le temps s'écoule de manière linéaire. Car une des caractéristiques majeures du mythe non judéo-chrétien est qu'il permet de réactualiser le moment de l'accession à l'être grâce à la perméabilité esprit/matière qu'il présuppose. Cette double détermination temporelle permet l'instauration de rituels commémoratifs, véritables mises en scène de la mémoire sacrée alors même que la cosmogonie n'est pas achevée et que les événements mythiques fondateurs du monde du lecteur — un monde vide de créatures intelligentes non humaines et vide de magie — sont toujours en cours et n'ont donc pas encore été ritualisés. Le lecteur se retrouve donc face à un énorme présent mythique, une sorte de *present perfect*, qui contient malgré tout des prétérites.

Cette cohabitation contre-culture, si je puis dire, de deux systèmes antagonistes apparaît au lecteur comme la robe de Saruman décrite par Gandalf : « I looked then and saw that his robes, which had seemed white, were not so, but were woven of all colours, and if he moved they shimmered and changed hue so that the eye was bewildered »¹⁰. Dans le cas de Saruman, eu égard au principe téléologique à l'œuvre dans le récit, ce vêtement irisé est l'expression d'une tentative vouée à l'échec de transcender le Bien et le Mal. Mais, visiblement, Tolkien n'a aucun scrupule à transcender le temps. Presque toutes les descriptions initiales qu'il fait des Elfes relèvent de l'oxymore et associent le grand âge et la jeunesse, le passé et le présent, la mémoire et la conscience du moment. Elrond, par exemple, est dépeint ainsi :

The face of Elrond was ageless, neither old nor young, though in it was written the memory of many things both glad and sorrowful. [...] Venerable he seemed as a king crowned with many winters, and yet as hale as a tried warrior in the fullness of his strength.¹¹

¹⁰ *Ibid.*, p. 259.

¹¹ *Ibid.*, p. 227.

Un peu plus loin, c'est sa fille, Arwen qui bénéficie du même traitement :

Young she was and yet not so. The braids of her dark hair were touched by no frost; her white arms and clear face were flawless and smooth, and the light of stars was in her bright eyes, grey as a cloudless night; yet queenly she looked, and thought and knowledge were in her glance, as one who has known many things that the years bring.¹²

En Middle-earth, le temps profane, historique, s'écoule de manière linéaire sur des siècles, voire, des millénaires usant tout sur son passage. Les Ents perdent leurs femmes et finissent après de longues quêtes par perdre aussi l'espoir de les retrouver. Les races de Middle-earth perdent en force et en sagesse. Les forêts s'amenuisent, les reliefs s'érodent et, pire que tout, les mémoires défont. Mais en contradiction flagrante avec cette représentation, Tolkien inscrit son récit dans une trame temporelle mythique qui permet une régénération perpétuelle du cosmos. Dans ce cadre où, selon Éliade, la remémoration rituelle fait du sujet mnésique un contemporain des dieux et des ancêtres fondateurs, le cosmos retrouve sa plénitude originelle. Aragorn nous en fournit un bel exemple dans la forêt de Lothlórien :

He was wrapped in some fair memory: and as Frodo looked at him he knew that he beheld things as they once had been in this same place. For the grim years were removed from the face of Aragorn, and he seemed clothed in white, a young lord tall and fair; and he spoke words in the Elvish tongue to one whom Frodo could not see.¹³

C'est ainsi que ces forêts, qui ne sont plus que l'ombre de ce qu'elles furent, reviennent à la vie au moment de la crise sacrificielle et retrouvent la conscience d'elles-mêmes. À l'instar du mythe et de l'histoire qui s'interpénètrent, les arbres et les Ents échangent leurs rôles, les premiers s'animant et les seconds s'enracinant. Quand ils rencontrent Treebeard, Merry et Pippin n'arrivent pas à savoir s'il s'agit

¹² *Ibid.*, p. 227.

¹³ *Ibid.*, p. 352.

d'une créature animée ou d'un arbre : « it felt as if something that grew in the ground — asleep, you might say, or just feeling itself as something between root-tip and leaf-tip, between deep earth and sky had suddenly waked up [sic] »¹⁴. Une ambiguïté également exprimée en termes temporels dans la description que fait Pippin des yeux de Treebeard auquel Galadriel accorde le titre respectueux de « Eldest » :

One felt as if there was an enormous well behind them, filled up with ages of memory and long, slow, steady thinking; but their surface was sparkling with the present; like the sun shimmering on the outer leaves of a vast tree, or on the ripples of a very deep lake.¹⁵

Ce présent porteur d'un passé incommensurable enfin remémoré — car la mémoire fait son grand retour après des siècles d'oubli — est également parfois l'aboutissement de prophéties qui contribuent à rendre vertigineuse cette représentation du temps. D'autant plus vertigineuse, en fait, que ces prophéties sont parfois révélées au lecteur après qu'elles se sont réalisées.

Ainsi l'avènement d'Aragorn, roi messianique, est annoncé par plusieurs prophéties. Deux d'entre elles annoncent son retour : le rêve des fils de Denethor le mentionne de manière métonymique et cryptique (« Seek for the Sword that was broken:/In Imladris it dwells »¹⁶) et le petit poème de Bilbo sur un mode tout aussi métaphorique mais guère plus explicitement

(All that is gold does not glitter,/Not all those who wander are lost;/The old that is strong does not wither,/Deep roots are not reached by the frost./From the ashes a fire shall be woken,/A light from the shadows shall spring;/Renewed shall be blade that was broken;/The crownless again shall be king.¹⁷).

¹⁴ *Ibid.*, p. 463.

¹⁵ *Ibid.* p., 463.

¹⁶ *Ibid.*, p. 246.

¹⁷ *Ibid.*, p.247.

Une autre prophétie lui apporte une solution à un moment crucial de sa quête et ce faisant le désigne comme l'héritier légitime. Dans cette dernière, attribuée à un devin particulier (« Malbeth the Seer ») plutôt qu'à une vague rumeur et datée (« in the days of Arvedui, last king at Fornost »), Aragorn n'est, une fois de plus, pas explicitement nommé ; celui qui empruntera le chemin des morts et apportera le repos aux fantômes des Parjures en leur donnant l'occasion de se racheter est désigné ainsi : « The heir of him to whom the oath they swore./From the North shall he come, need shall drive him:/he shall pass the Door to the Paths of the Dead »¹⁸. Mais celle qui détermine l'existence même d'Aragorn puisqu'elle concerne la mort prématurée de son père et la nécessité pour ce dernier de transgresser les coutumes et de se marier avec une femme trop jeune n'est révélée au lecteur que dans les appendices et dans *The Silmarillion*, une fois que l'aventure qui s'achève par le retour du roi a été entièrement lue :

To this marriage Dirhael was opposed; for Gilraen was young and had not reached the age at which the women of the Dúnedain were accustomed to marry.

“Moreover,” he said, “Arathorn is a stern man of full age, and will be chieftain sooner than men looked for; yet my heart forebodes that he will be short-lived.”

But Ivorwen, his wife, who was also foresighted, answered: “The more need of haste! The days are darkening before the storm, and great things are to come. If these two wed now, hope may be born for our people; but if they delay, it will not come while this age lasts.”¹⁹

En fait, la citation ci-dessus le montre bien, les personnages de Tolkien qui ont bonne mémoire ont aussi tendance à avoir cette mémoire de l'avenir qu'est le don de prophétie. Et nul n'a meilleure mémoire en Middle-earth que les Elfes. Gimli, se lamentant de la séparation avec Galadriel dit à Legolas :

Memory is not what the heart desires. That is only a mirror, be it as clear as Kheled-zâram. Or so says the heart of Gimli the Dwarf. Elves may see

¹⁸ *Ibid.*, p. 781.

¹⁹ *Ibis.*, p. 1057.

things otherwise. Indeed I have heard that for them memory is more like to the waking world than to a dream. Not so for Dwarves.²⁰

Elrond et Galadriel qui jouissent de cette mémoire elfique se souviennent d'événements plusieurs fois millénaires. Mais cette mémoire qui abolit le passé en en faisant un éternel présent se double d'une prescience souvent soulignée par le narrateur. Quand Elrond révèle sa véritable identité à Aragorn, il affirme: « I foretell that the span of your life shall be greater than the measure of Men, unless evil befalls you or you fail the test »²¹. De même, Galadriel déclare à la Compagnie : « I will not give you counsel, saying do this, or do that. For not in doing or contriving, nor in choosing between this course and another can I avail; but only in knowing what was and is, and in part also what shall be »²².

D'un point de vue narratif, la précision « in part » est cruciale. Quelle place resterait-il au suspense si la prescience de certains personnages était totale ? Mais une fois de plus nous nous trouvons en présence d'un chatoiement intellectuel. En effet, eu égard à une des lois du genre que l'auteur décrit magistralement dans « On Fairy Stories », l'issue de la quête ne peut qu'être heureuse mais il faut pouvoir douter qu'elle le soit :

The consolation of fairy-stories, the joy of the happy ending: or more correctly of the good catastrophe, the sudden joyous 'turn' (for there is no true ending to any fairy-story): this joy [...] is not essentially 'escapist', nor 'fugitive'. In its fairy-tale — or otherworld — setting, it is a sudden and miraculous grace: never to be counted on to recur. It does not deny the existence of *dyscatastrophe*, of sorrow and failure: the possibility of these is necessary to the joy of deliverance; it denies (in the face of much evidence, if you will) universal final defeat and in so far is *evangelium*, giving a fleeting glimpse of Joy, Joy beyond the walls of the world, poignant as grief.²³

²⁰ *Ibid.*, p. 378-379.

²¹ *Ibid.*, p.1057.

²² *Ibid.*, p. 357.

²³ TOLKIEN John Ronald Reuel, *Tree and Leaf*, Londres, Unwin Paperbacks, 1975, p. 68.

À cet égard, le Miroir de Galadriel est exemplaire, car ce que la reine dit d'elle-même elle le dit aussi de son miroir : « it shows things that were, and things that are, and things that may yet be. But which it is that he sees, even the wisest cannot always tell »²⁴. Il va sans dire que la succession kaléidoscopique de scènes que Frodo et Sam découvrent dans le miroir apparaissent comme un puzzle que le lecteur — et les personnages — ne peuvent assembler qu'une fois l'histoire terminée : les prophéties ne livrent leur secret qu'une fois qu'elles sont devenues des souvenirs confirmés par les événements. De plus, même s'il était possible d'établir avec certitude que telle ou telle scène est effectivement une vision de l'avenir, ce dernier n'est théoriquement pas inéluctable, Galadriel précise : « Remember that the Mirror shows many things, and not all have yet come to pass. Some never come to be, unless those that behold the visions turn aside from their pass to prevent them »²⁵.

Ainsi cohabitent de manière harmonieusement oxymorique prescience et libre-arbitre. Bien entendu, une fois le récit terminé, il apparaît au lecteur que toutes les visions, dont il sait à présent qu'elles étaient prophétiques, se sont effectivement réalisées. Dès lors, ce chatoiement intellectuel dont je parle relève du *doublethink* orwellien : le lecteur a beau savoir que la victoire de Sauron est inenvisageable, le suspense est préservé grâce à des prophéties ambiguës et/ou partielles. Ainsi, la prophétie — mentionnée deux fois — qui semble établir que le chef des Nazgûls est indestructible puisqu'il ne peut être tué par un homme s'avère trompeuse pour le principal concerné qui est effectivement tué. Mais elle est vraie malgré tout car il est

²⁴ TOLKIEN John Ronald Reuel, *The Lord of the Rings*, op.cit., p. 362.

²⁵ *Ibid.*, p. 363.

mis à mort par une femme. Cependant le suspense naît également, tout comme la crise sacrificielle elle-même, de l'amnésie totale ou partielle qui frappe Middle-earth.

LA VICTOIRE PAR LA MÉMOIRE

C'est en effet l'oubli qui met le cosmos en péril, l'oubli et l'incroyance. Comme dans la Bible, le rôle des prophètes de Middle-earth est de *rappeler* au monde une Histoire ou un Mythe qui s'évanouit dans les brumes de l'oubli. À plusieurs reprises ces personnages, gardiens de la mémoire et doués de prescience, se lamentent de ce qu'il ne subsiste des événements et des ancêtres fondateurs qu'une trace amoindrie sous forme de légendes, c'est-à-dire des récits divertissants ne relevant que de la fiction. Ces rappels à l'ordre émanent des personnages explicitement désignés par le narrateur comme détenteurs du savoir et ne sont donc pas sujets à caution. Ces admonestations dont je ne dresserai pas la liste tant elles pullulent dans le récit se trouvent résumées dans la déclaration de Celeborn au moment où la Compagnie quitte la Lothlórien : « But do not despise the lore that has come down from distant years; for oft it may chance that old wives keep in memory word of things that once were needful for the wise to know »²⁶.

À ce titre, Denethor est exemplaire de ce qu'il ne faut pas être en ce sens qu'il se montre à la fois incrédule à l'égard de la prophétie selon laquelle Aragorn est le roi messianique qui peut sauver Middle-earth de la domination de Sauron et oublieux de l'histoire même de Gondor dont il est censé être le gardien. Clairement, si l'oubli de l'événement passé est une erreur, le déni de la prophétie est une faute. Nous

²⁶ *Ibid.*, p.374.

voyons donc Denethor déclarer à Gandalf avant de s'immoler par le feu : « Even were his claim proved to me, still he comes but of the line of Isildur. I will not bow to such a one, last of a ragged house long bereft of lordship and dignity »²⁷. Ce même personnage, qui s'est précédemment flatté auprès du magicien d'être « master of the lore of this City », ignorait que ses archives contenaient un texte écrit de la main d'Isildur, texte que Gandalf exhume et qui lui permet d'établir que l'Anneau trouvé par Bilbo est bien l'Anneau de Sauron à savoir, l'objet dont dépend le sort de Middle-earth, pas moins.

À part les Elfes qui ont eux choisi de s'isoler des autres races de Middle-earth, tous les représentants de ce que Tolkien appelle « les Peuples Libres » se rendent coupables de cette amnésie aux conséquences catastrophiques. Ou s'il ne s'agit pas à proprement parler d'oubli, on note ce que Gilbert Durand appelle une « euphémisation des modèles ». À *Hobbiton*, par exemple, on se rappelle l'existence des dragons, mais on les considère comme des créatures imaginaires qui n'ont leur place que dans la fiction : « 'I heard tell of them when I was a youngster, but there's no call to believe in them now. There's only one Dragon in Bywater, and that's Green,' he said, getting a general laugh »²⁸. Les nains se rappellent les griefs qui les opposent aux Elfes, mais, jusqu'à la rencontre entre Gimli et la reine Galadriel, ne se souviennent pas de l'âge d'or où les deux races entretenaient des rapports amicaux et coopéraient volontiers. Une mémoire sélective qui sert les intérêts de Sauron en divisant ses ennemis.

²⁷ *Ibid.* p.854.

²⁸ *Ibid.*, p. 44.

Mais si la mémoire défaillante est un poison qui met le cosmos tout entier en péril, Middle-earth contient son propre antidote. En effet, en plus des personnages, à la fois prophètes et historiens qui, à l'occasion de stases dans le déroulement de l'action, rafraîchissent la mémoire des non-initiés, Middle-earth est parsemée de madeleines en tout genre. Ces reliques vont du macrocosmique au microcosmique. Sur le plan macrocosmique, la nature elle-même manifeste ce miroitement de mémoire et d'oubli. Parmi le fourmillement d'exemples qui parsèment le récit, je me contenterai de mentionner la forêt de Fangorn, les Dead Marshes ainsi que des collines anonymes dont il est dit qu'elles gardent confusément la mémoire des événements qui s'y sont déroulés : « Men once dwelt here, ages ago; but none remain now [...]. But that is now so long ago that the hills have forgotten them, though a shadow still lies on the land »²⁹. À cette nature chargée de souvenirs plus ou moins confus s'ajoutent des ruines en tout genre, porteuses d'une histoire oubliée, comme la tour d'Amon Sûl dont Aragorn conte le passé glorieux aux Hobbits qui l'ignoraient totalement. Mais ces traces peuvent également se réduire à l'histoire personnelle, récente et intertextuelle ; ainsi quand les Hobbits se trouvent effrayés par les Trolls pétrifiés de l'aventure de Bilbo, Frodo déclare : « We are forgetting our family history! »³⁰. Enfin, à échelle microcosmique, le récit grouille de « tokens », « heirlooms » et autres « wergilds » qui ne réussissent jamais complètement mais n'échouent jamais vraiment non plus à remplir leur mission de figer le temps et d'immortaliser ce qu'ils symbolisent.

²⁹ *Ibid.*, p. 201.

³⁰ *Ibid.*, p. 205.

L'Anneau lui-même dont Isildur veut faire un héritage dynastique (« The Great Ring shall go now to be an heirloom of the North Kingdom »³¹) est perdu et oublié, et quand il est retrouvé, il engage l'avenir du monde. Ainsi, des objets sacralisés sont chargés d'une fonction impossible à accomplir complètement, celle de rendre inoubliable un passé immémorial et de déterminer un avenir illimité. Quand Galadriel donne sa broche à Aragorn elle déclare : « This stone I gave to Celebrian my daughter, and she to hers [Arwen]; and now it comes to you as a token of hope. In this hour take the name that was foretold for you, Elessar, the Elfstone of the House of Elendil! »³². Et nous voyons une fois de plus la mémoire et la prophétie, le passé et le futur tourbillonner dans un présent si menacé que ce passé et ce futur risquent, tous deux, de se trouver abolis. De même quand Galadriel demande à Gimli ce qu'il compte faire du présent qu'il lui a demandé (trois cheveux de la Reine), ce dernier répond :

Treasure it, Lady [...], in memory of your words to me at our first meeting. And if ever I return to the smithies of my home, it shall be set in imperishable crystal to be an heirloom of my house, and a pledge of good will between the Mountain and the Wood until the end of days.³³

Autrement dit, il affirme que l'amitié renouvelée entre les Elfes et les Nains, symbolisée par les cheveux de Galadriel, ne sera jamais oubliée, mais comme le dit Treebeard à Aragorn : « *never* is too long a word even for me »³⁴.

Dans cet univers écartelé entre le désir inextinguible de mémoire et l'inévitabilité de l'oubli, le lai, ou tout au moins le récit, qui célèbre le « haut fait » et ceux qui l'accomplissent et tente de les immortaliser en les mythifiant apparaît investi

³¹ *Ibid.*, p. 252.

³² *Ibid.*, p. 375.

³³ *Ibid.*, p. 376.

³⁴ *Ibid.*, p. 979.

d'une valeur suprême. C'est là que l'influence des mythologies et de la mentalité germaniques dont Tolkien se considérait comme le gardien de la mémoire se fait le plus sentir. Le héros germanique, Béowulf, un personnage que Tolkien connaissait bien, ne craint pas de mourir dans l'accomplissement d'une tâche noble et nécessaire, mais il le craint d'autant moins qu'il sait que son geste héroïque sera dûment célébré dans un chant qui l'immortalisera dans la mémoire de tous. De même, les guerriers dans *The Lord of the Rings* sont plus soucieux de se battre assez bien pour que leurs exploits soient chantés que d'être défaits et/ou de mourir. Ainsi, au moment où ils s'apprêtent à faire une sortie désespérée contre des ennemis ridiculement supérieurs en nombre, Théoden dit à Aragorn : « Maybe we shall cleave a road, or make such an end as will be worth a song — if any be left to sing of us hereafter »³⁵. De même, Frodo et Sam en route vers Mordor et au bord du désespoir se consolent en imaginant des petits hobbits réclamer l'histoire dont ils sont les héros. Qui plus est, ils évoquent, au cours de cette scène, l'exploit immémorial de Beren et, ce faisant, nous entraînent dans une dimension métaphorique et métatextuelle de ce qu'il convient d'appeler une victoire sur la mort.

Une fois de plus, les exemples pourraient être multipliés et ne se limitent pas, fort heureusement, aux faits d'armes. Je ne développerai pas ici le cas d'Aragorn et Arwen que j'ai déjà analysé dans « de l'imitation à l'avatar »³⁶, je ne le mentionne que pour souligner un mouvement de va et vient de l'acte vers le lai et inversement : l'amour de Beren et Lúthien est l'objet d'un chant qui lui fait traverser des siècles fictionnels et ce chant sert de modèle à l'amour d'Aragorn et Arwen qui, lui-même, est célébré par Tolkien et, de ce fait, traverse aussi des siècles, mais fictifs, ceux-là.

³⁵ *Ibid.*, p. 539.

³⁶ CHEMALI Marc. « De l'imitation à l'avatar : réflexions sur les échos chez Tolkien », *Confluences* n° 27, Nanterre, Presses Universitaires de Paris 10, 2006, p. ??.

Nous retrouvons le chatolement d'une mémoire paradoxale dans la mesure où ce qui est digne d'être chanté, c'est un amour si intense qu'il pousse des Elfes immortels à renoncer à leur immortalité et à mourir pour des hommes. Dès lors, ce qui immortalisé dans ces deux cas, c'est la mort elle-même. Par contraste, c'est en gardant leur immortalité tout en demeurant en Middle-earth que les Elfes signeraient leur arrêt de mort narrative, autrement dit, qu'ils sombreraient dans l'oubli : un sort pire que la mort. Galadriel résume le dilemme des Elfes en affirmant : « We must depart into the West, or dwindle to a rustic folk of dell and cave, slowly to forget and to be forgotten »³⁷.

Tolkien le disait dans une lettre, une de ses principales préoccupations dans *The Lord of the Rings* était la mort (« But I should say, if asked, the tale is not really about Power and Dominion: that only sets the wheels going; it is about Death and the desire for deathlessness »³⁸). Ce désir d'immortalité prend deux formes dans l'œuvre de Tolkien. La première est illégitime et condamnée sans réserve, il s'agit bien sûr de l'immortalité définie littéralement. Les hommes de Númenor la convoitent et en sont punis par l'annihilation pure et simple. De même, le sort de ceux qui ne se résignent pas à mourir ou à qui l'on ne permet pas de mourir, les fantômes de Middle-earth, et autres « undead », n'est pas enviable. Qu'ils se repentent, comme l'armée des morts à qui le repos est accordé une fois qu'ils ont tenu leur promesse, ou qu'ils persistent dans leur aveuglement avant leur destruction finale, l'état de « souvenir de l'être » qui est le leur est présenté comme un châtement terrible. Cette explication que donne Gandalf de l'effet de l'Anneau en témoigne : « A mortal, Frodo, who keeps one of the Great Rings, does not die, but he does not grow or obtain more life, he merely

³⁷ TOLKIEN John Ronald Reuel, *The Lord of the Rings*, op. cit., p.365.

³⁸ TOLKIEN John Ronald Reuel, *Letters of J.R.R. Tolkien*, op.cit., p. 262.

continues, until at last every minute is a weariness »³⁹. En revanche, l'immortalité que confère à l'être disparu la remémoration dans le chant ou le récit, un principe constamment mis en abyme dans et par l'œuvre, est l'objet d'une célébration d'autant plus enthousiaste qu'elle est elle-même mise en abyme. Mais cette immortalité est également illusoire. À ce propos, un des moments les plus poignants dans *The Lord of the Rings* est celui où Treebeard se rend compte que les lais qui célèbrent la quête des Ents n'ont pas survécu à l'amnésie et au temps, même pas au titre de contes plus ou moins dénaturés à l'intention des enfants :

'There were songs about the hunt of the Ents for the Entwives sung among Elves and Men from Mirkwood to Gondor. They cannot be quite forgotten.'

'Well, I am afraid the songs have not come west over the Mountains to the Shire,' said Merry.⁴⁰

« Jamais » est décidément un mot beaucoup trop long, même pour Tolkien.

CONCLUSION

Ces jeux de miroirs et de miroitements mnémoniques auxquels Tolkien se livre jusqu'au vertige, le lecteur en est partie prenante. Lire Tolkien, se perdre dans les méandres de prophéties incertaines mais toujours réalisées, de mémoire indélébile et d'amnésie coupable, revient à faire acte de commémoration d'événements qui ne se sont jamais produits. Et ce rappel d'une mytho-histoire fictive fonctionne comme un rappel à l'ordre. En effet, les personnages qui ont oublié qu'un arbre, par exemple, est une entité vivante digne d'émerveillement et pas seulement le stade premier d'un stère de bois de chauffage ou d'une table et de chaises voient la mémoire leur revenir au galop à l'apparition d'un Ent. Et ce qui est vrai pour les

³⁹ TOLKIEN John Ronald Reuel, *The Lord of the Rings*, op. cit., p. 47.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 475.

personnages l'est aussi pour le lecteur. Mais dans le cadre de cette resémantisation du réel par le mythe, Tolkien met en abyme la mémoire elle-même et parvient à une métamémoire : il nous enjoint de faire comme Treebeard et de nous souvenir de ne pas oublier ; en l'occurrence, de ne pas oublier les racines mythiques et mythologiques de l'Histoire sans lesquelles le présent est terne à désespérer et l'avenir glacé. Ayant accompli cet exploit, il est entré dans le cercle fermé des auteurs mythiques, eux-mêmes inoubliables.

The Talk did not die down in nine or even ninety-nine days. The second disappearance of Mr Bilbo Baggins was discussed in Hobbiton, and indeed all over the Shire, for a year and a day, and was remembered much longer than that. It became a fireside-story for young hobbits; and eventually Mad Baggins [...] became a favourite character of legend and lived on long after all the true events were forgotten.⁴¹

Ce que Tolkien dit de Bilbo s'applique parfaitement à lui-même car, contrairement aux prophéties de certains de ses détracteurs qui le vouaient à un oubli rapide, à l'instar de la fête d'anniversaire de Bilbo, son œuvre continue à être célébrée par ses exégètes : le présent article en est la preuve.

⁴¹ *Ibid.*, p.43.